

Entretien avec Paul Eprile, traducteur de Giono¹

Grégoire Lacaze

Aix Marseille Université, LERMA, Aix-en-Provence, France

Je tiens à remercier très chaleureusement Paul Eprile, qui a gentiment accepté que je puisse travailler sur sa traduction de *Colline* avant sa publication².

Je remercie également Jacques Mény, Président de l'Association des Amis de Jean Giono et Sylvie Durbet-Giono pour leur soutien dans l'organisation de ce colloque.

Grégoire Lacaze : *Nous avons le plaisir d'écouter aujourd'hui lors de cette table ronde le traducteur canadien Paul Eprile. Notre invité est titulaire d'une licence de lettres en littérature anglaise et histoire médiévale de l'université de Toronto. Au cours de sa formation, Paul Eprile a obtenu une bourse Mary H. Beatty de l'université de Toronto.*

Il a passé un certificat de Français Langue Étrangère (niveau avancé) à l'Institut Catholique de Toulouse. Il a une grande expérience en tant qu'éditeur et traducteur. Il a été à la tête de la maison d'édition Between the Lines Publishers de Toronto de 1995 à 2007. Il a ensuite été directeur de l'éditeur Canadian Scholars' Press/Women's Press de Toronto de 2007 à 2009. Depuis 2009, il est traducteur indépendant tout en étant également éditeur et correcteur indépendant de manuscrits.

Avant de commencer l'entretien avec Paul Eprile, je tiens à adresser mes remerciements à l'Association des Amis de Jean Giono et tout particulièrement à son président, Jacques Mény, pour la prise en charge financière des frais de déplacement et de séjour en France du traducteur.

On constate actuellement un intérêt croissant aux États-Unis pour les traductions en anglais (américain) d'œuvres françaises. D'après différents chiffres publiés par la mission culturelle de l'Ambassade de France aux États-Unis³, environ 300 ouvrages

1 L'entretien a été réalisé à Aix-en-Provence le 11 septembre 2015.

2 Jean Giono, *Hill*, tr. Paul Eprile, New York, New York Review Books, 2016.

3 <http://frenchculture.org/books/news/estimated-translated-titles-list-2014-and-2015-first-look> (Consulté le 12 avril 2015).

français ont été traduits l'année dernière, ce qui représente une hausse régulière depuis 2010.

Le roman *Colline*, premier roman de la « Trilogie de Pan » de Jean Giono paru en France en 1929 chez Grasset, a été traduit par Jacques Le Clercq en anglais la même année pour le continent américain et publié avec le titre *Hill of Destiny* chez l'éditeur Brentano's à New York⁴.

Nous assistons actuellement à un regain d'intérêt pour Jean Giono chez les Nord-Américains, qui redécouvrent cet auteur. En témoigne la nouvelle traduction de *Colline* qui paraîtra en avril 2016 chez New York Review Books. Paul Eprile travaille actuellement à une traduction de *Pour saluer Melville*, à paraître également chez l'éditeur américain New York Review Books en 2017⁵.

Pour lancer cet entretien, je vais commencer par une première question. Comment as-tu connu l'œuvre romanesque de Jean Giono ?

Paul Eprile : Merci Grégoire et Jacques. Je voudrais vous remercier de m'avoir invité à ce colloque. Merci Jacques pour le soutien de l'association.

Comme Grégoire l'a expliqué, j'ai été directeur d'une maison d'édition au Canada. Je suis passionné depuis longtemps par la littérature et la culture françaises. En 2004, ma femme Debbie et moi avons séjourné à Toulouse pendant six semaines pour étudier à l'Institut catholique. C'était une formation superbe !

À Toulouse, il y a plusieurs librairies, dont une exceptionnelle. Une fois, dans cette librairie, j'ai été attiré par la couverture d'un livre. Je n'avais jamais entendu parler de Jean Giono. Ce livre était *Les Grands Chemins*. Après deux ou trois visites, je l'ai acheté. J'ai commencé à le lire quand nous sommes rentrés chez nous au Canada. Immédiatement, j'ai été attiré par cette langue et ce style. Ensuite, j'ai lu, l'un après l'autre, huit ou neuf romans de Giono, y compris la « Trilogie de Pan ».

Je me suis alors spontanément assis en face de mon ordinateur et je me suis dit : « Je vais traduire ce livre parce que je veux vraiment pénétrer dans les mystères de cette langue ». C'est une chose de comprendre l'action, les personnages, c'en est une autre d'apprécier la richesse de la langue, la poésie, qui m'ont beaucoup attiré. Sans but, sans projet précis, j'ai commencé à travailler et après plusieurs semaines, j'ai commencé à rassembler beaucoup plus de ressources, des livres de référence, des dictionnaires...

Ce projet a grandi à tel point qu'après avoir traduit 8 000 mots – comme j'étais éditeur, je savais comment faire pour publier – j'ai contacté l'éditeur Grasset à Paris pour savoir si les droits de traduction en langue anglaise étaient disponibles. Ils ont été très cordiaux. Ils m'ont répondu presque immédiatement : « Oui, ces droits sont disponibles, toutefois, naturellement, nous ne les donnons pas à une personne individuelle mais à une maison d'édition ».

Après cela, j'étais confiant. Je pensais que je pourrais alors traduire l'œuvre complètement afin qu'elle soit publiée. J'avais conservé un emploi à plein

4 Jean Giono, *Hill of Destiny*, tr. Jacques Le Clercq, New York, Brentano's, 1929.

5 Cette traduction a été publiée en septembre 2017 : Jean Giono, *Melville. A Novel*, tr. Paul Eprile, New York, New York Review Books, 2017.

temps pendant cette phase de traduction. Je traduisais pendant mes loisirs et mes vacances. C'était une passion, partagée avec mon épouse qui lisait Giono à cette époque-là. Elle adorait *Colline*. Il m'a fallu environ deux ans pour le premier brouillon complet mais c'était seulement le commencement.

Ce brouillon était très « rude », il y avait beaucoup de choses qui n'étaient pas abouties. Quand on traduit d'abord, plus littéralement, les significations des mots, du lexique chez Giono et surtout dans *Colline*, on se trouve en face d'expressions, de locutions et de mots provençaux qui sont très difficiles à comprendre. J'ai utilisé *Le Robert : Dictionnaire d'expressions et locutions*, c'était indispensable. J'ai découvert très vite qu'Internet est une ressource indispensable pour un traducteur aujourd'hui.

J'ai fait tant de révisions pendant quatre ans ! Cela a représenté six ans de travail pour arriver au texte que j'ai fait imprimer en autoédition. J'avais essayé de trouver un éditeur à New York et Londres. Ils avaient tous loué la qualité de mon travail mais ils répondaient qu'il était impossible de publier la traduction en raison de l'absence de marché pour la littérature traduite. J'en étais découragé mais je savais que c'était un roman exceptionnel qui avait le droit d'être connu dans le monde anglophone et que la traduction épuisée de Jacques Le Clercq était relativement démodée. Peut-être qu'à l'époque, sa traduction était acceptable mais il y a beaucoup de problèmes quand on traduit à partir de sa propre langue. Il était peut-être bilingue, il habitait à New York mais il a cherché à faire entendre les voix des paysans anglais et ça c'est trop artificiel. Moi, j'ai toujours essayé d'être fidèle à l'original et de trouver des voix plus naturelles et plus justes pour les personnages.

Pour répondre à la question, c'est ainsi que j'ai découvert Giono et je suis devenu un grand amateur de cet auteur. J'ai consacré mes loisirs et mes vacances à traduire. Je pourrais expliquer davantage comment cette relation avec Edmund White s'est développée, si vous le souhaitez.

Grégoire Lacaze : *Oui, effectivement, si tu peux nous donner plus d'informations sur ta relation avec Edmund White et les contacts qui t'ont permis de mieux entrer dans l'œuvre gionienne.*

Paul Eprile : Avec plaisir. Je pense que le public français connaît bien Edmund White parce que c'est un romancier et critique littéraire de renommée internationale. Il a écrit des biographies de Genet, de Proust, de Rimbaud... Il a écrit aussi plusieurs romans. Si je suis un grand amateur de Giono, Edmund White est un amateur « gigantesque » de Giono... Aux Rencontres Giono à Manosque en 2013 programmées sur le thème « Giono-des-Amériques », Edmund et moi étions les deux invités étrangers et, comme Jacques l'a expliqué, c'est là que nous nous sommes rencontrés et subitement nous sommes devenus amis. Edmund a assisté à la session à laquelle j'ai participé. Après cela, je pense qu'il a décidé qu'il devait soutenir mes efforts.

Il m'a donné le nom et l'adresse du directeur d'une maison d'édition à New York (New York Review Books), que je n'avais pas encore contactée. J'ai écrit naturellement au directeur en lui indiquant que j'étais recommandé par Edmund White. Le directeur a lu mon courrier. Tout de suite, il m'a

répondu en disant qu'il souhaitait lire la traduction. Après six semaines d'attente, j'ai demandé à Edmund s'il pouvait recontacter le directeur et appuyer ma demande. Là, c'était le moment décisif, je crois. L'éditeur a lu ma traduction et il a écrit en anglais : « *I've read your translation. I think it's masterful and I would love to publish it* ». En tant qu'éditeur, c'était pour moi une expérience nouvelle que d'être édité.

Au début, New York Review Books m'a demandé deux traductions supplémentaires d'œuvres de Giono : *Pour saluer Melville* et *Un roi sans divertissement*. J'ai tressailli un peu car j'avais lu *Un roi sans divertissement* mais pas *Pour saluer Melville*, dont je savais qu'il était un livre un peu plus court, peut-être un peu plus simple. Je leur ai dit que je voudrais commencer avec *Melville* et peut-être après avec *Un roi*. Mais l'éditeur a finalement décidé – je pense que c'était une sage décision – de demander à une traductrice américaine, Alyson Waters, qui avait traduit plusieurs romans français, de traduire *Un roi*, qui devrait paraître probablement en 2017.

Jacques Mény : *Les deux traductions seront inédites aux États-Unis. Un roi n'y a jamais été traduit ni Pour saluer Melville.*

Grégoire Lacaze : *Tu as eu la réponse positive de ton éditeur américain, c'était il y a combien de temps à peu près ? Tu te souviens à quelle date tu as reçu l'acceptation ?*

Paul Eprile : En janvier 2014. L'éditeur américain a accepté mon manuscrit en l'état. Ensuite, j'ai eu une expérience avec un *editor*. La terminologie en français est différente. En anglais, nous disons *editor* pour quelqu'un qui essaie de travailler avec l'écrivain pour améliorer le texte. J'avais un *editor* chez *New York Review Books* mais cette personne n'a pas fait beaucoup de changements. Elle a dit que mon texte était impeccable et j'en étais naturellement très content.

Grégoire Lacaze : *Je pense que tu nous parleras dans quelques instants des différentes corrections que tu as pu apporter à ton manuscrit initial.*

Paul Eprile : Oui, pour illustrer un peu ma façon de travailler, je vous présente la première phrase de *Colline* :

Quatre maisons fleuries d'orchis jusque sous les tuiles émergent de blés drus et hauts⁶.

Four houses, orchids flowering up to the eaves, emerge from a dense stand of grain.

Four houses, orchids flowering up to their eaves, emerge from a dense stand of grain.

Four houses, orchids flowering up to their eaves, emerge from within a dense stand of grain.

Four houses, orchids flowering up to their eaves, take form within a dense stand of grain.

6 Jean Giono, *Œuvres romanesques complètes*, éd. Robert Ricatte, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », Paris, Éditions Gallimard, 1971, p. 127.

Four houses, orchids flowering up to their eaves, take form from within a dense stand of grain.

Four houses, orchids flowering up to their eaves, take form amidst a dense stand of grain.

Four houses, orchids flowering up to their eaves, take form from amidst a dense stand of grain.

J'ai passé des jours entiers en méditant sur le mot *blés*. Je connaissais bien le mot *blé*, qu'en anglais nous appelons *wheat*. Debbie et moi voyageant beaucoup en Provence, nous avons fait connaissance avec l'épeautre, qui est beaucoup cultivée dans les villages pauvres de Haute-Provence. J'ai choisi d'utiliser le mot *grain* qui est plus général en anglais. C'est un exemple qui me semble intéressant pour montrer une façon de traduire. Traduire *blés drus et hauts* en anglais par *tall and dense grain* or *tall and dense wheat* est banal : il n'y a pas de poésie du tout. Donc, j'ai pris une petite liberté : j'ai utilisé le substantif *stand* pour indiquer cette idée de présence et de hauteur. Comme vous le voyez avec ces exemples, j'ai essayé tant de variantes différentes avec diverses prépositions... J'ai beaucoup expérimenté.

En traduisant, on est un peu comme un musicien devant une partition. La partition, on peut l'interpréter de différentes façons et on peut lui apporter différents ornements. Toutes les variantes sont grammaticales mais c'est une question de son et il faut proposer une tournure idiomatique.

Les phrases de l'incipit que je vais commenter ici correspondent, je crois, à mon cinquième brouillon complet :

The wild boar groans under the junipers. Her babies, milk trickling from their mouths, prick their ears at the tall, gesticulating trees⁷.

Ce paragraphe, je l'ai complètement modifié car j'ai décidé d'introduire les mots de Walt Whitman. Je crois qu'à cette époque, Giono était si épris de Whitman qu'il empruntait, parfois à son insu, des expressions à l'écrivain américain. Il lisait Whitman en anglais et en français. J'ai donc retraduit les expressions employées par Giono, qui avait lui-même traduit Whitman, comme dans l'extrait suivant de *Colline* :

Puis, le vent dépasse les arbres, le silence apaise les feuillages, du museau grognon [les sangliots] cherchent les tétines⁸.

Chez Whitman, c'est dans le poème « Song of Myself » :

The litter of the grunting sow as they tug at her teats⁹.

J'ai choisi de reprendre les mots de Whitman dans *Hill* :

Then the wind lets go of the trees, silence lulls the branches, and the litter of the grunting sow snort as they tug at her teats¹⁰.

7 Jean Giono, *Hill*, tr. Paul Eprile, *op. cit.*, p. 5.

8 Jean Giono, *Œuvres romanesques complètes*, *op. cit.*, p. 127.

9 Walt Whitman, « Song of Myself » [1855], Mineola (New York), Dover Publications, 2001, p. 11.

10 Jean Giono, *Hill*, tr. Paul Eprile, *op. cit.*, p. 5.

En découvrant ces extraits, c'est l'« atelier du traducteur » que vous voyez en quelque sorte. Vous ne voyez pas les étapes antérieures, puisque c'est le cinquième brouillon qui est présent ici.

Grégoire Lacaze : *Avant que nous poursuivions l'étude de certains extraits, pourrais-tu nous dire comment tu as choisi le titre Hill ?*

Paul Eprile : Le titre de la traduction de Le Clercq était *Hill of Destiny*, qui ne s'accorde pas du tout avec *Hill*. Nous voyons sur le manuscrit de *Colline* que Giono a raturé le titre qui était à l'origine *La colline*. À l'évidence, c'était un choix vraiment marqué. Pourquoi Le Clercq a-t-il choisi ce titre ?

Il y a une lettre de Le Clercq, que Jacques Mény m'a très gentiment montrée et qui est conservée au *Parais*¹¹, une lettre datée du 28 mai 1929 et adressée à Jean Giono. Jacques Le Clercq demande à Giono s'il peut le rencontrer en juin 1929 pour lui faire part de l'admiration qu'il éprouve devant son œuvre mais aussi pour discuter avec lui de certaines questions techniques concernant l'interprétation en anglais de *Colline*. Je suis sûr que parmi ces questions figurait la question du titre.

En Amérique, à l'époque, *Hill* aurait été trop « nu » pour le public ; il fallait y ajouter un sens de spiritualité, d'universalité. Je pense que Le Clercq a dû demander à Giono l'autorisation de choisir ce titre.

Il y a également la question du nom du personnage de Janet. Pour moi aussi, c'était une décision difficile. J'ai toujours voulu être fidèle au nom du personnage : *Janet*. Le lecteur américain peut être perturbé car il peut penser que le personnage est une femme. J'ai fait des recherches, j'ai fouillé dans des archives. Internet a été très utile : j'ai trouvé des recensements datant de 1915 en Provence et dans la France entière. J'ai trouvé des hommes qui s'appelaient Janet. J'ai alors choisi de conserver *Janet* en ajoutant juste après la première mention du nom le pronom *he* pour signifier qu'il s'agissait d'un personnage masculin.

Grégoire Lacaze : *L'ajout du pronom personnel anaphorique t'a permis de donner le sexe du personnage.*

Paul Eprile : Oui, je pense que cela marche, du moment que le lecteur sait immédiatement qu'il s'agit d'un homme et pas d'une femme.

Grégoire Lacaze : *Tu as évoqué l'utilisation de différents dictionnaires comme Le Larousse. Quels autres types de dictionnaires as-tu utilisé ? As-tu eu recours à des dictionnaires contenant des termes qui appartiennent à la langue de spécialité ?*

Paul Eprile : Oui, bien sûr. Parmi les dictionnaires consultés, les plus importants pour moi étaient ceux de latin et de grec ancien. Tant de mots français et d'expressions françaises ont des racines dans ces langues classiques. Surtout, la langue provençale partage ces racines latines. J'ai trouvé que pour vraiment pénétrer l'intention de Giono avec plusieurs mots et expressions, il fallait retrouver les significations des racines latines ou grecques. J'avais à ma

¹¹ *Le Parais* est la maison dans laquelle a vécu Jean Giono et qui vient récemment d'être rachetée par la ville de Manosque.

disposition un dictionnaire étymologique du français qui m'était très utile également : le *Dictionnaire historique de la langue française – Le Robert*. Internet aussi était indispensable. Mais, en effet, ma référence de base était *Le Petit Robert* ainsi que *Le Robert : Dictionnaire d'expressions et locutions*. Mais il faut ajouter que Giono aimait utiliser beaucoup d'expressions qui ne figurent dans aucun dictionnaire !

Grégoire Lacaze : *Il me semble que tu as une anecdote sur la traduction du mot martelière. Peux-tu nous en parler ?*

Paul Eprile : Oui, c'est amusant ! Je cherchais ce mot partout, dans des dictionnaires de provençal également. Je ne le trouvais pas. Après des semaines, je me demandais toujours ce qu'était le sens exact de ce mot. Selon le contexte, je pensais que c'était une espèce de vanne. J'ai décidé de faire une recherche sur Internet. J'ai trouvé une chambre d'hôtes près de L'Isle-sur-la-Sorgue, qui s'appelle *La Martelière*. J'ai décidé d'écrire au propriétaire et il m'a répondu très vite, en me disant de regarder sur la page d'accueil du site Internet où il y avait le dessin d'une martelière. J'ai ainsi eu la confirmation que c'était bien une vanne.

Grégoire Lacaze : *En ce qui concerne la traduction des jurons, des onomatopées, comment as-tu procédé ?*

Paul Eprile : Pour retenir la couleur et la force des jurons, j'ai fait de nombreuses recherches. Voici un exemple intéressant dans *Colline* :

C'étaient des fumelles, une avait le cul comme une meule de paille et la poitrine comme un tire-vin ; a se tortillait que ses longs nichons en claquaient pire que des banderoles, et flic et floc, et je t'en fous¹²...

They were *fumeales*, you know—little smoke-ladies. One had an ass like a bale of straw and a chest like a corkscrew, and she was wriggling around so much that her tits were flapping like streamers, going flip, flop, and fuck you too¹³...

Par exemple, pour la traduction de *fumelles*, j'ai choisi *fumeales* qui associe *fume* (*fumée* en français) et *females* (*femelles* en français) et qui permet de garder le même jeu de mots qu'en français. De même, j'ai utilisé le juron anglais *fuck you too*, équivalent de *je t'en fous* en français. J'ai essayé de préserver le « sel » et la « saleté » de Giono.

Grégoire Lacaze : *Nous avons déjà évoqué les choix des prénoms des personnages. En ce qui concerne les toponymes...*

Paul Eprile : Je vais prendre comme exemple « le chemin des Grandes Aires¹⁴ ». Pour commencer, j'ai pensé que l'aire désignait un grand espace. En consultant un dictionnaire, j'ai vu qu'il y avait une autre définition pour le mot *aire* en français, qui désigne le nid d'un gros oiseau de proie. Cela m'a frappé et j'ai pensé que ce sens était beaucoup plus proche de celui voulu par l'auteur.

12 Jean Giono, *Œuvres romanesques complètes*, op. cit., p. 141.

13 Jean Giono, *Hill*, tr. Paul Eprile, op. cit., p. 22.

14 Jean Giono, *Œuvres romanesques complètes*, op. cit., p. 168.

J'ai donc choisi *Eyries road* comme traduction. C'est mon interprétation. On vient de me dire que *aire* désigne aussi l'endroit où l'on bat le blé. Mais il n'y aurait pas d'équivalent idiomatique en anglais. En tout cas, je suis satisfait de ma traduction *Eyries road*, qui est, je trouve, assez juste et poétique.

Grégoire Lacaze : *Je pense que nous pouvons remercier Paul Eprile pour toutes les informations qu'il nous a données sur le processus de traduction. Habituellement, quand un lecteur lit une traduction, il n'a pas la possibilité matérielle de savoir quels ont été les choix auxquels a été confronté le traducteur. Avec la seule traduction qu'il a sous les yeux, il peut imaginer, envisager, poser des conjectures sur les choix qui ont été faits par le traducteur. Il n'a pas l'opportunité de le rencontrer, de l'interroger sur ses choix de traduction. Je trouve qu'il est relativement intéressant d'avoir la possibilité d'échanger avec le traducteur quand on est le lecteur d'une œuvre traduite. Pouvoir discuter avec le traducteur est véritablement une expérience très enrichissante. Je tiens vraiment à te remercier, Paul, pour ta participation au colloque Giono à Aix-en-Provence. Tu as ainsi pu nous éclairer sur les choix de traduction adoptés dans Hill.*

Paul Eprile : Merci à vous tous pour votre invitation.